



## Résonance de l'(a)mur comme condition de la clinique

Jean-Daniel Matet

Tout au long de sa vie, Lacan n'a pas cessé de garder un lien avec la psychiatrie qui l'avait formé<sup>1</sup>. Il s'est préoccupé de son devenir tant clinique qu'institutionnel, depuis le moment où il était interne et chef de clinique à Saint Anne. Sans doute met-il ensuite au compte de « quelques devoirs de broutille »<sup>2</sup> du chef de clinique la reconfiguration des paranoïa<sup>3</sup> pour mettre l'accent sur l'apport de l'automatisme mental en faisant de Gaëtan Gatian de Clérambault son seul maître en psychiatrie.<sup>4</sup> Dès la fin de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale il écrit un texte sur la psychiatrie anglaise et la guerre et s'associe un temps au groupe dit Docteur Batia<sup>5</sup> qui réunissait les principaux acteurs de la psychiatrie publique et privée pour envisager la reconfiguration de la psychiatrie française après le désastre qui avait frappé les malades des asiles pendant cette période.

Son soutien à la psychothérapie institutionnelle dans les années 60, au moins à ses acteurs dont plusieurs étaient de ses élèves (Oury, Mannoni...) se manifeste tant à l'ouverture de Bonneuil que dans sa conclusion au congrès sur l'enfance aliénée. Lacan maintient le souci d'une adresse aux psychiatres, car c'est par eux que s'implante la psychanalyse en France. Ils sont le gros de ses analysants et de ses élèves jusqu'à l'émergence de la formation universitaire spécifique des psychologues. À chaque époque, c'est aux jeunes psychiatres et psychiatres en formation qu'il s'adresse et nous en voyons une version dans ce texte dont je propose un commentaire aujourd'hui, *Je parle aux murs*, et particulièrement dans la séance du 6 janvier 1972.

Le 3 février 1969, il adresse à Patrick Valas pour le journal *Le Monde* un texte où il prend parti, dans le fil de la grande réforme universitaire d'Edgar Faure, sur celle de la psychiatrie, qui la sépare de la neurologie sous le titre « D'une réforme dans son trou ». Il y défend la thèse que « la sélection sera structuraliste ou ne sera pas » et que « quant au "secteur" psychiatrique, le linéament s'y dessine, non moins que dans les nouvelles garderies dites universitaires, de la fin où tend le système, si la science qui s'en aide encore, y succombe : à savoir le camp de concentration généralisé ».

Cette question de la formation des psychiatres, il l'avait déjà abordée le 10 novembre 1967, invité par Henri Ey pour une conférence à Sainte-Anne dans le cadre du Cercle d'études psychiatriques. Il avait souhaité parler sous le titre « Formation du psychanalyste et psychanalyse » qui est resté longtemps « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne ». Il y

<sup>1</sup> Intervention lors de la journée anniversaire de la Section clinique de Bordeaux, le 10 mars 2012.

<sup>2</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 90.

<sup>3</sup> Lacan J., « Structures des psychoses paranoïaques », *La Semaine des Hôpitaux de Paris*, n° 14, juillet 1931, p. 437-445.

<sup>4</sup> Lacan J., « De nos antécédents », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

<sup>5</sup> Les principaux acteurs de la psychiatrie se réunissaient pour fonder un groupe qui se donne le nom collectif du fictif Docteur Batia à l'instar des mathématiciens qui avaient fondé le groupe Bourbaki, pendant un temps très court (Julian de Ajuriaguerra, Paul Bernard, Lucien Bonnafé, Georges Daumézon, Henri Duchêne, Henri Ey, Pierre Fouquet, Sven Follin, Jacques Lacan, Louis Le Guillant, Paul Sivadon, François Tosquelles). L'objectif de repenser la psychiatrie française sans exclure les courants qui la composaient se heurtera à la calomnie stalinienne contre la psychanalyse.



critique « l'accumulation des informations, entassement de propos » dont la psychanalyse obligeant les jeunes psychiatres à une synthèse qui vire au « fatras ».

Jacques-Alain Miller nous a appris à lire Lacan en prenant en compte la dialectique interne à son enseignement, du Lacan avec Lacan au Lacan contre Lacan « ... ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitives, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malice. »<sup>6</sup>

Au-delà du remue-ménage propre aux institutions psychiatriques, il y a une continuité dans les relations de Lacan avec la psychiatrie et cette continuité est donnée par la constance avec laquelle il a assuré sa présentation de malades à Henri-Rousselle jusqu'à la fin de sa vie. Il n'a donc jamais quitté Sainte-Anne.

Il le commentera à diverses reprises souhaitant même dans une intervention de 1970 « Apport de la psychiatrie à la sémiologie psychiatrique » que cela fasse l'objet d'un recueil des symptômes qui y sont explorés. Dans cette intervention, lors d'une soirée, à l'initiative de Daumézon, Lacan donne le fil de sa constante recherche clinique démontrant que seule la psychanalyse a été en mesure de subvertir la dimension du symptôme hérité de la psychiatrie.

La confiance de Lacan lors de cette soirée à propos d'Aimée est saisissante. Il ne voit pas de différence dans sa manière de procéder alors et ce qu'il pratique en 1970. Certes il n'avait pas les catégories forgées depuis – particulièrement l'objet a – mais l'attention portée à Aimée ne se distingue pas de ce qu'il a fait depuis. Le « sommet », c'est son mot, de l'observation est cette auto punition, « un point d'acte », note-t-il, ce qui en fait la rareté, tant la chute des phénomènes délirants, de leur construction, qui paraît le plus souvent impossible dans la psychose, s'est avéré ici possible.

Lacan s'adresse ainsi aux psychiatres : qui sont-ils ? Sont-ils les mêmes en 1967 et en 1972 ? C'est cette même attention que Lacan n'a pas lâché, sa vie durant, lors de ses présentations gardant le contact avec Henri-Rousselle dont il considère qu'elles sont un apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique, des trouvailles identiques aux traits recueillis dans sa thèse. Lacan y ajoute une notation qui tient à la position du psychanalyste dans l'entretien de la présentation. Ce n'est pas comme analysant qu'il s'y trouve, comme à son séminaire, mais plutôt comme analyste en contrôle, par l'intérêt trouvé aux remarques de ses collaborateurs, ses analysants, qui lui présentent l'addition, comme il le dit, après une présentation. Il note la dimension sémiologique originale qui voit alors le jour dans les réflexions du psychanalyste assistant à la présentation. C'est à une décantation du symptôme qu'il assiste alors par cette combinaison du psychanalyste qui mène le jeu et celui qui est en position tiers. C'est ainsi que « l'apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique, c'est qu'elle donne au terme lui-même de signe un sens articulé d'une façon strictement différente de ce qu'on croit que c'est le signe en sémiologie générale ».

Il en donne un exemple à travers un échange plutôt vif avec un psychiatre connu à l'époque, Castets, qui lui parlant de psychose hallucinatoire chronique (PHC) en infère une incohérence du comportement et du discours. Lacan souligne sa surdité, rappelons-nous son expression que c'est « d'ouïr qui nous empêche d'entendre » rappelant qu'une PHC s'exprime selon le discours commun et il défie son interlocuteur de dire si le malade croit ou pas à son hallucination. Il distingue ces considérations insuffisantes sur la PHC, terme de la nosographie psychiatrique, de ce qui ressort du type d'échange que permet la présentation et l'attention portée par une oreille développée à une interjection comme « truie » qui complète le « je viens de chez le charcutier ». La sémiologie, conclut-il, n'est pas indéfinissable si nous la prenons à

<sup>6</sup> Lacan J., « Petit Discours aux Psychiatres », Conférence au Cercle d'Études dirigé par H. Ey, 1969, inédit, p. 17.



partir des petites lettres de l'algèbre qu'il a utilisé pour définir la formule du fantasme, permettant d'apercevoir les effets de sujet qui s'y font jour.

Plusieurs définitions de la psychiatrie et des psychiatres voient le jour ici. En 1967, il définit le psychiatre comme celui dont l'objet est le fou, à distinguer des nombreux autres humains qui trouvent abri à l'asile (déments, gens affaiblis en état de moins-value mentale). Il critique à cette occasion l'organo-dynamisme de Ey dont les différents de conscience ne suffisent à rendre compte de la folie. Il doit y ajouter la dimension de la personnalité. Lacan dénonce dans ce texte, comme cela est maintenant connu, le fait que la psychanalyse aide à comprendre le fou. En référence aux jeunes psychiatres auxquels il indique de ne pas attendre d'être des analystes formés pour se coltiner la psychose, il privilégie celui qui vient parler de son angoisse dans la rencontre avec le fou. L'attention au fait subjectif passe par la non compréhension de ceux-ci, par le repérage des fondements radicaux de non-sens qui les décident.

La rencontre angoissante avec le fou fait du psychiatre un sujet concerné et nous voyons-là, tout autant l'implication que Lacan soulignait dans la présentation que ce qu'il relèvera dans son séminaire *Je parle aux murs*. Lacan propose aux jeunes psychiatres de Sainte-Anne d'abandonner toutes les théories inculquées pour ne tenir qu'un petit fil, celui de l'inconscient structuré comme un langage. Il développe son apport à la psychanalyse freudienne à partir de la chose freudienne, qui l'appela en son temps la raison depuis Freud. Il propose aux jeunes psychiatres d'apercevoir les effets du développement de la science à cette époque où croit le mirage des neurosciences, non pas seulement pour souligner la malaise dans la civilisation propre à Freud, mais pour annoncer une pratique dont il dit qu'elle menace par son extension : la ségrégation, comme rançon de l'universalisation qui ne résulte que du progrès du sujet de la science.

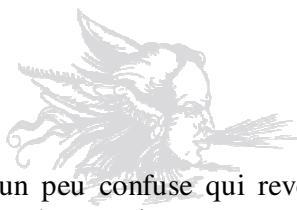
C'est le camp de concentration nazi qui en fut le prototype, comme il le reprendra à plusieurs reprises. Et Lacan d'appeler les psychiatres au réveil, comme les psychanalystes en tentant de les sortir de leur tranquillité. Autrement dit, ne pensez pas que l'accumulation de savoir, la visée d'un savoir complet vous assure quelque pertinence à faire le psychiatre. La psychanalyse suppose comme la clinique psychiatrique d'être concerné, Lacan terminant sa conférence sur le point qu'il n'a pu traiter : la question de l'aliénation. Si la psychanalyse est un domaine extraordinaire et spécifique, c'est que la canaillerie n'y a aucune place. C'est comme la bourse ou la vie, si on choisit la vie c'est avec une bourse écornée. « On a pas le choix. On choisit la bêtise, un tout petit peu écornée de canaillerie ».

Que se passe-t-il entre 1967 et 1972 date du Séminaire *...ou pire ?* Il y a eu mai 68. Rappelons-nous que Lacan disait aux étudiants révolutionnaires de Vincennes qu'il cherchait un maître. Lacan dans cette période, pas plus qu'il ne reculait devant la psychose, ne reculait devant la confrontation avec les étudiants et les événements pour les interpréter. Pas du côté du sens, comme certains psychanalystes – Chasseguet-Smirguel – mais pour en décrypter la structure de discours développé dans le Séminaire *l'Envers de la psychanalyse*. Lacan prend parti, en témoigne l'article envoyé au journal *Le Monde* et réagit aux propos de certains de ses élèves et psychiatres qui se réclament de lui, comme Roger Gentis<sup>7</sup> avec son livre *Les murs de*

---

<sup>7</sup> Gentis R., *Les murs de l'asile*, Petite Collection Maspero, 1970.

Né en 1928, Formé à l'École de Lacan, il développe après 1968 des pratiques de psychothérapie institutionnelle à l'Hôpital psychiatrique de Fleury-les-Aubrais, près d'Orléans. « L'absurdité des institutions asilaires devient de plus en plus évidente en même temps que celles des institutions bourgeoises. La morale bourgeoise et la mission du psychiatre, ça n'est plus ce que c'était. Et pourtant ça tarde bêtement à crever, on se demande un peu pourquoi, et qu'après tout il y aurait à perdre, on est quand même obligé de se poser la question. La psychiatrie comme le reste, on aime tant le répéter, est entrée dans un monde de mutation... »



*l'asile*. C'est une dénonciation un peu confuse qui revendique à la fois la psychothérapie institutionnelle et dénonce l'ordre bourgeois et son pouvoir à l'œuvre en psychiatrie. Cet ouvrage fit grand bruit, comme le suivant, *Guérir la vie* en 1971. Ce n'était pas un philosophe comme Foucault dont Lacan avait salué le travail sur la clinique – *Naissance de la clinique* – en 1967, c'était une sorte de brûlot anti-psychiatrie par un praticien ayant beaucoup pratiqué la psychiatrie dans les asiles. C'est à ceux-là que Lacan s'adresse, comme à ceux qui vont constituer la nouvelle cohorte nombreuse de psychiatres issus de la nouvelle séparation de la psychiatrie et de la neurologie dont nous fûmes. Parenthèse historique, qui dura moins de quinze ans, puisque depuis 1985 la psychiatrie est redevenue une spécialité médicale comme les autres, à travers un internat commun. Difficile de ne pas voir dans cette apostrophe de Lacan, « Je parle aux murs », une adresse à ces psychiatres qui, au nom de l'anti-psychiatrie ou au nom du secteur, visaient la fin de l'asile, espérant pour les plus idéalistes changer la folie en abattant les murs.

Mais Lacan ne se fait pas plus défenseur des structures traditionnelles de l'hospitalisation psychiatrique, comme certains l'ont interprété. Il garde sa boussole, celle d'une clinique dont la psychiatrie a laissé l'héritage, que la psychanalyse est en mesure de subvertir. Rappelant que le psychiatre tient sa définition de la dangerosité du fou pour lui-même et pour autrui, ce n'est pas par nostalgie de la loi de 1838, mais pour souligner la sagesse d'une telle définition quand il s'agit d'abriter celui ou celle, malade mental, subissant la ségrégation du discours du maître. Les murs dont il nous parle sont ceux, dit-il, de l'asile clinique.

Cet « asile clinique » définit la position du psychiatre en tant que la laïcité y a logé une « exclusion de la folie ». Bienvenu de parler de la laïcité dans cette chapelle de Sainte-Anne, « concession de la laïcité aux internés », alors qu'il devait parler à l'amphithéâtre Magnan. Il crédite les religieux de son Ecole d'un athéisme intégral qui ne leur permettait pas de saisir l'importance de la trinité, troisième terme ouvrant la voie à la répétition et permettant à Dieu dans un effet d'après coup de croire en lui-même. Comme le psychotique croit en son délire, le mettant ainsi de pleins pieds dans l'histoire avec la religion. Mais cette chapelle, c'est avant tout des murs, production par excellence de l'architecte, dans leur fonction de créer du vide, celui qu'enserment les murs. C'est de ces murs de l'asile clinique que Lacan veut nous donner la raison, ces murs où résonne sa voix comme objet occupant ce vide.

L'équivoque est éloquente, mais prend sa portée dans son écriture du mot « réson ». Il a toujours parlé aux murs, nous dit-il, en venant à Sainte-Anne, ce qui n'est pas la même chose que parler dans le désert où il n'y aurait aucun écho. Ici l'écho ne se fait pas attendre, très cinématographique, quand les pétards explosent dans la cage d'escalier, retentissant dans l'édifice. Lacan ne semble pas ému, averti sans doute d'une certaine tradition de tonus de l'internat voisin, comme le fut Gisela Pankow, le jour où j'exposais pour la première fois un cas de psychose et qu'elle me prit par le bras me suppliant de la protéger des dangers de l'explosion qui lui rappelait de fâcheux souvenirs. Mais l'écho ne s'arrêta pas là puisqu'un impertinent, comme il en existait à l'époque, lui fit remarquer l'inutilité de sa présence dès lors que Lacan s'adressait aux murs.

Avec un sens de la répartie que met en scène la conférence de Louvain, Lacan conclut à l'intérêt de son propos pour quelques personnes au moins. La tradition à laquelle Lacan fait référence, celle du Parthénon dont il ne reste que quelques murs qui abritaient les rencontres festives, les panathénées, par lesquelles Platon inaugure son Parménide – rencontre de Céphale par Adymante et Glaucon. Mais mieux encore c'est au mythe de la caverne que renvoie Lacan pour figurer l'objet *a*, l'objet *a* qu'est sa voix, poussant le surréalisme jusqu'à



imaginer un Platon structuraliste qui s'apercevrait que c'est dans sa caverne qu'est né le langage.

Comme il le fit en 1967, de manière plus concise, Lacan donne ainsi ce qui fait le trognon de la clinique, du langage à *lalangue*, les sons résonnant dans la caverne comme opérateur de leur différenciation, dans une décomposition des cris émis se constituant en signifiants primordiaux. Nous voyons-là émerger les premières conditions d'une possible clinique, celle qui consiste à entendre quelque chose de sa propre voix, avant même qu'elle ait un écho, comme se fut pour Lacan sa restitution du cas Aimée. Conditions qui donne au psychiatre concerné une possible écoute attentive des malades mentaux, ceux auxquels il offre de parler, comme à sa présentation. Se faire entendre suppose de rencontrer, précise-t-il des « esgourdes, des oreilles, appropriées ».

La deuxième condition proposée par Lacan est une approche par la logique, où il rangera dans la première conférence la fonction de *lalangue* à distinguer de la grammaire dont est fait l'inconscient. La fonction de la logique proscrit le sens qui n'est que petite peinturlure sur l'objet a et qui fait l'attache particulière de chacun.

Lacan dit être venu parler aux psychiatres, après s'être laissé aller à parler comme à son Séminaire, à parler de son expérience psychanalytique : la vie amoureuse des filles qui se mettent par deux pour aller arracher un garçon à son régiment, quand la laissée pour compte ne s'en sort pas si mal. Ou encore son indiscretion sur le jeune homosexuel en analyse qui fait s'écrier sa tortue de mère « moi qui croyais qu'il était impuissant » le rappelant à l'obligation de s'abstenir de parler de ses analysants.

Lacan situe ainsi son parcours : « [...] dans un parcours qui, pour partir de ma malade Aimée, a abouti, à mon avant-dernière année de Séminaire, à énoncer les quatre discours vers quoi converge le crible d'une certaine actualité – , j'ai pu, par cette voie, quoi faire ? Donner au moins la raison des murs ».<sup>8</sup>

Lacan reproche aux psychanalystes de n'avoir porté aucune objection à la maladie mentale définie par les psychiatres, lui dit avoir tenté de le faire dans « Propos sur la causalité psychique ». Autrement dit, les psychiatres et les psychanalystes n'ont pas tiré les leçons de cette modification du discours qui depuis longtemps se référait au discours du maître et qui a vu émerger le discours capitaliste. La théorie de l'organo-dynamisme a laissé entière la question de la ségrégation de la maladie mentale.

Lacan s'amuse, comme il le dit dans ce texte, et nous promène comme sur sa bouteille de Klein, entre textes de différentes époques. Il ne vous aura pas échappé que le poème d'Antoine Tudal<sup>9</sup> commenté est cité en exergue de la troisième partie du « Rapport de Rome », mais le lien avec le texte reste inexplicé. L'apport de cette conférence est donc essentiel, car elle complète le « Rapport de Rome » et fait le passage avec la construction des discours de l'année précédente. C'est dans « Fonction de la parole et du langage » que Lacan introduit le terme de *réson* emprunté au poète Francis Ponge. Il s'agit bien alors de la parole, distinguée entre parole entendue et parole prononcée, comme il le démontre avec le dialogue final du texte citant une des *Upanishad*, partie du *veda*, qui indique le mouvement de s'asseoir au près du maître pour recevoir son enseignement. Comme l'indique Jo Attie dans un texte très complet sur « Raison et réson », le terme emprunté à F. Ponge convient d'autant mieux à

---

<sup>8</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, op. cit., p. 94.

<sup>9</sup> Grâce à Google, nous savons qu'Antoine Tudal est né en 1931 et mort en 2010. Poète, essayiste, scénariste, acteur, photographe, cinéaste, il a travaillé toute sa vie comme homme de lettres. Ses débuts en peinture se sont heurtés à un mur quand il a rencontré Picasso, Braque, Nicolas de Staël...



Lacan pour évoquer la parole, qu'il intitula ce chapitre : « Les résonances de l'interprétation [la parole] et le temps du sujet dans la technique psychanalytique ».

Sans entrer dans le détail philosophique qui lui fit introduire le terme de raison, notons qu'il en fit le titre de son « Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». L'émergence de la raison accompagne l'apparition du discours de la science au XVIII<sup>e</sup> siècle. « La raison comme principe de fonctionnement et comme cause » accompagne dans ce texte son retour au premier Freud, traduisant condensation par métaphore et déplacement par métonymie à propos du rêve. « Il explicite le type de fonctionnement de l'inconscient, le statut du signifiant, du sujet et de l'objet, sans oublier la chose. »<sup>10</sup>

Puis la signification du phallus et la logique du fantasme viendront donner la raison du désir. C'est une causalité simple, au moins du point de vue de la psychanalyse, nous dit J. Attie, si l'on prend la raison dans le sens de cause. Le désir court derrière le phallus, c'est bien l'objet le plus précieux dont on imagine toujours le bonheur qu'il y a de l'avoir, voire à l'être du côté de l'inconscient. C'est bien ce que fait le névrosé en allant voir un analyste, à la recherche de son désir, il ne sait pas que ce qu'il demande, c'est le phallus à quoi justement il lui faut renoncer. Renoncer à l'être et renoncer à l'avoir. Au-delà du phallus, il y a la lettre et l'objet *a*. Ce qui est attendu de l'analysant, c'est de procéder par la parole pour que quelque chose de la raison résonne pour lui.

Vous constatez ainsi que cette question de la résonance n'est pas nouvelle chez Lacan en 1972, ce qui l'est c'est le mur qui lui renvoie l'écho de sa voix, dont on sait qu'elle est un des objets *a*, qui trouve ici pour ce psychanalyste une place particulière d'avoir tenu un enseignement oral toute sa vie.

Le mur, c'est aussi celui sur lequel s'inscrivent les lettres de la sentence de Balthazar « mené, mené, Téquel, Oupharsim ». <sup>11</sup>

Au cœur de tout cela, la question de l'amour, du désir et de la jouissance. En cela, Lacan prend à la lettre l'éclairage de l'invention de la psychanalyse sur la sexualité en tant qu'elle répartit le côté homme et le côté femme : « je ne trouve pas ma place auprès des hommes narcissiques, ils ne parlent que d'eux et j'ai l'impression de ne plus exister ». me dit une jeune

---

<sup>10</sup> Attie J., « Raison et reson », *Ornicar ? Digital*, publication électronique, n° 140, novembre 2003, consultable sur le site [www.wapol.org](http://www.wapol.org),

<sup>11</sup> Le chapitre 5 du livre de Daniel décrit la scène du festin de Balthazar, festin ayant lieu dans l'argenterie du Temple de Salomon, ramené de Jérusalem par Nabuchodonosor II, lors de l'exil à Babylone. Le récit se déroule avec en toile de fond l'arrivée imminente des armées perses. Un jour, le roi Balthazar organisa un banquet en l'honneur de ses mille dignitaires et se mit à boire du vin en leur présence. Excité par le vin, Balthazar ordonna d'apporter les coupes d'or et d'argent que Nabuchodonosor, son père, avait rapportées du Temple de Jérusalem. Il avait l'intention de s'en servir pour boire, lui et ses hauts dignitaires, ses femmes et ses concubines. Aussitôt, on apporta les coupes d'or qui avaient été prises dans le Temple de Dieu à Jérusalem, et le roi, ses hauts dignitaires, ses femmes et ses concubines s'en servirent pour boire. Après avoir bu du vin, ils se mirent à louer les dieux d'or, d'argent, de bronze, de fer, de bois et de pierre.

La main écrivit *mene mene tekel upharsin*, ce que ni les devins, ni les magiciens, ni les astrologues ne purent interpréter. Certaines interprétations rabbiniques dont une partie est reprise dans le Talmud de Babylone considèrent que ces mots sont un code, par exemple de l'atbash.

La notation des poids et mesures n'a que peu de sens : deux mines, un shekel et deux parts. Dans leur forme verbale, retenue par la traduction Louis Segond, ils signifient : mene, compter ; tekel, peser ; upharsin, diviser - littéralement compte, pèse et divise en deux. Sous conseil de son épouse, Balthazar fait appel à l'hébreu Daniel qui donne une interprétation de la phrase. Il lit le dernier mot (*prs*) *peres* et non *parsin*. Ce choix fait et le texte décodé puis interprété par Daniel, il annonce au roi : « une mine » : Dieu a « compté » les années de ton règne et les a amenées à leur terme. « Un siècle » : Tu as été « pesé » dans la balance et l'on a trouvé que tu ne fais pas le poids. « Deux demi-siècles » : Ton royaume a été « divisé » pour être livré aux Mèdes et aux Perses.

Le dernier verset du chapitre nous indique que cette menace divine fut promptement réalisée puisque Balthazar mourut la nuit même. Darius le Mède accéda au trône.



femme qui cherche un partenaire de l'amour. Toutefois ce sont ces hommes-là qui la séduisent. Ceux auxquels elle se dévoue pour leur venir en aide et animer leur désir, pensant dès lors exister ainsi, inspirent éventuellement son amour, mais ne suscitent plus son désir. Côté homme, Lacan s'appuie sur le poème pour décrire le mur entre l'homme et la femme, entre l'amour et la femme.

Ce qui est nouveau, me semble-t-il dans cette partie du texte, c'est la place de la castration comme réel ; le mur, c'est la castration généralisée. Quand Lacan dit vouloir revenir à Sainte-Anne pour donner la raison de ces murs, c'est de cela qu'il s'agit. L'écriture des discours en tire les conséquences. Le rejet de la castration, sa forclusion n'est plus, comme dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » du seul registre symbolique. Il est lié au passage du discours du maître au discours capitaliste dont il nous dit que l'invention du prolétaire par Marx l'a fait s'épanouir dans les états marxistes. Anticipation de ce qui se passera en URSS et dans les pays dits démocratiques qui paradoxalement n'en sont qu'au balbutiement du discours capitaliste. « Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour ». Que Lacan ait trouvé en 1953 le poème de Tudal dans cette sorte d'almanach que fut Paris en l'an 2000, indique le caractère prémonitoire de l'évolution des discours. Le mur du poème, nous dit Lacan, c'est celui de la castration : entre l'homme et la femme, il y a un monde, il y a un mur. Le mur est partout, après transformation par coupure de la bouteille de Klein en surface vectorielle. « De sorte que, quant au rapport entre l'homme et la femme, et tout ce qui en résulte au regard de chacun des partenaires, à savoir sa position comme aussi bien son savoir, la castration, elle est partout ».

Qu'il s'agisse du bien que la mère veut pour son fils, nous renvoyant à la clinique quotidienne, cet amour-là, cet (a)mur touche au rapport que la mère a avec la castration. Concernant les relations des hommes et des femmes, c'est toujours la castration qui fait l'enjeu du véritable amour. « C'est ce qui est châtrant »<sup>12</sup> précise Lacan. D'où la nécessité d'aborder par la logique et la topologie « ce défilé de la castration ».<sup>13</sup> C'est par les lettres utilisées pour construire ses discours ( $S$  barré,  $S_1$ ,  $S_2$ ,  $a$ ) qu'il aborde cette logique du mur de la castration derrière lequel nous pouvons mettre le sens qui nous concerne. C'est cette logique des discours qui pourrait permettre au psychiatre d'apercevoir la place qu'il occupe par rapport à ces murs, ceux de Saint-Anne où Lacan fait résonner sa voix, comme celui de la castration et de son rejet sous la forme de la maladie mentale. Si la psychanalyse peut dire quelque chose des jouissances, jouissance du mur à l'occasion, et particulièrement de la jouissance sexuelle, c'est à repérer, que cette jouissance qui ne serait pas du semblant sexuel se marque de l'indice de la castration.

Ceci, je l'espère, vous donnera raison du titre que j'ai proposé, car il s'agit-là d'un texte qui nous oblige à considérer un nouvel ordre de la clinique impliquant que le praticien quoiqu'il en pense, se recentre. S'il s'implique, s'il est concerné par ce nouvel (a)mur, à revoir les catégories d'une clinique à l'heure de la castration généralisée. Le symptôme annonce le « sinthome » et les derniers développements de l'enseignement de Lacan avec et au-delà de Joyce. Avec son « cousehumains », Lacan nous transmet ce qu'il tente de définir d'une clinique du particulier, au-delà d'une castration généralisée, une clinique du un par un qui fait reprocher à la psychanalyse de nos jours de ne pas se soumettre aux lois contemporaines de l'évaluation. C'est pourtant ce qui fait la pertinence de son action.

---

<sup>12</sup> Lacan J., *Je parle aux murs*, op. cit., p. 104.

<sup>13</sup> *Ibid.*

